#  Rédiger l’éloge funèbre d’un proche c’est convoquer des souvenirs, être assailli par des milliers d’autres, constater que des pans entiers de son histoire resteront inconnus, soit parce que volontairement occultés, soit à cause du manque d’attention des ascendants, lesquels souvent regrettent, mais il est trop tard, de ne pas avoir suffisamment posé de questions.

C’est réaliser alors, que l’évocation fidèle de la personne disparue est chose impossible, que la production obtenue sera une simplification, la réduction de l’humaine complexité à une caricature…

mais une caricature bienveillante.

Selon l’écrivain et ethnologue africain Amadou Hampâté Bâ, **un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle**. Ainsi, de nombreux mystères disparaitront, avec Claude Pétrel, épouse Pallatier, décédée le 18 septembre dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, après une longue agonie. Mais une agonie sans douleur, sans peur, dans la quiétude de l’oubli.

Claude Elisabeth, comme elle aimait qu’on l’appelle, ce que je ferai pour l’honorer, naquit en 1926 dans une société encore bouleversée par la 1ère guerre mondiale. Elle vécut son adolescence durantla seconde, le conflit le plus violent et le plus sanglant de l'histoire de l'humanité. Elle se maria, en 1950 et vécut avec son Loulou jusqu’au décès de celui-ci en 2008. Cette union fut très heureuse.

Mais la vie n’est pas un long fleuve tranquille. Ainsi, durant la vie de Claude Elisabeth, il y eut des difficultés, des drames, de petites et de grandes douleurs. Il y eut aussi des satisfactions, du plaisir, de petites et de grandes joies. « ***Une vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon, ni si mauvais qu'on ne croit****.* » C’est la phrase qui clôt un roman de Maupassant dans lequel il dépeint la vie de Jeanne, une vie parmi d’autres, d’autres comme celle de Claude Elisabeth, qu’un Maupassant d’aujourd’hui pourrait narrer, et clore son récit par la même phrase, et ce récit serait différent, particulier, et ce pourrait être aussi un chef d’œuvre.

La vie de femme de Claude Elisabeth commença dans les années 50, à une époque où le modèle familial était celui de la famille nombreuse avec la mère au foyer. Claude Elisabeth intériorisa cette injonction sociale et s’y conforma, alors que son tempérament dynamique, extraverti, empathique, se serait plus pleinement épanoui avec davantage d’activités, d’interactions dans la vie sociale.

 Elle n’exprima jamais explicitement ses frustrations. Mais celles-ci transparaissaient parfois, et notamment à la fin de sa vie quand elle s’inventait des souvenirs liés à la magistrature, à la médecine et autres professions de contact… Elle n’exprima pas de regrets concernant un destin plu subi que choisi. Elle sublima ceux-ci en compassion pour son entourage, recueillant animaux abandonnés ou blessés, écoutant les personnes en difficultés, accueillant celles en détresse. Mais ce sont surtout son Loulou et ses quatre enfants, tous désirés comme elle le répétait à l’envie, qui bénéficièrent… et parfois abusèrent de son amour.

Car les enfants sont ingrats. L*’ingratitude,* dit Balzac *vient peut-être de l’impossibilité où l'on est de s’acquitter.* Et certains lui reprochaient, les démonstrations jugées exagérées de ses affects, positifs ou négatifs, son bavardage, son hypersociabilité qui les plongeaient parfois dans la honte, notamment quand elle confiait au premier venu des éléments relevant de l’intimité familiale. Même sa sollicitude, était parfois jugée excessive, voire intrusive…

Ils oubliaient qu’elle aimait qu’on ait besoin d’elle… qu’elle était toujours prompte à porter assistance, quitte à se mettre en difficulté. Ils oubliaient son empathie… et surtout, sa grande générosité. Ils oubliaient tout ce qu’elle avait fait pour eux. Claude Elisabeth perdait tout jugement quand il s'agissait de ses enfants et donnait tout pour eux.

Et pour finir cette évocation, incomplète, imparfaite, avant de nous recueillir quelques minutes, baignés dans une musique qu’elle aimait, je citerai Albert Cohen :

# ***Édentés ou non, forts ou faibles, jeunes ou vieux, nos mères nous aiment. Et plus nous sommes faibles et plus elles nous aiment. Amour de nos mères, à nul autre pareil.***

#

#